

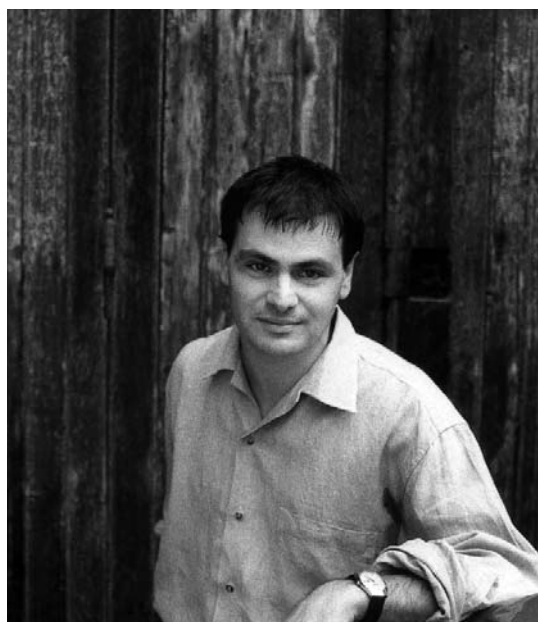


Résidence croisée

Eric Chevillard (Koulikoro) Ousmane Diarra (Quetigny)

« J'ai l'impression que les écrivains africains trouvent encore leur vérité dans une forme de spontanéité alors que nous sommes entrés dans une forme de décadence, qui a aussi son intérêt, par ailleurs. »

E.C.



Au cours de leur résidence respective, Eric Chevillard et Ousmane Diarra, l'un et l'autre dans la posture de l'écrivain – et non du touriste pour le premier ou du ministre de la Culture du Mali pour le second – ont confronté leur expérience à l'autre culture, l'autre littérature. De leur rencontre complice est né un échange sur la fonction de la littérature, l'usage de la langue française, la similitude entre les contes africains et français ou encore sur leur humour dans la vie comme dans leurs livres.

Eric Chevillard : Je ne suis pas allé au Mali en touriste mais en écrivain, si je puis dire, pour me soumettre à une expérience physique, sensible et en tirer parti littérairement. Cet enjeu, froidement énoncé, aurait pu constituer un obstacle, mais en réalité il a facilité mon adaptation. Je m'attendais à quelque chose d'assez brutal, mais c'est d'abord de la douceur que j'ai reçue. Pour le reste, l'écrivain est déconcerté comme n'importe quel voyageur par les rudes conditions de l'Afrique. Il rassemble ses armes en catastrophe, par réflexe, mais il les lâche bientôt parce qu'il vaut mieux rester faible et poreux pour apprendre quelque chose du monde. Je suis habituellement dans la parade, dans l'esquive, dans la réaction ; là, pour une fois, je me laissais dominer par ce que je vivais physiquement. D'un seul coup, ayant perdu mes repères, j'étais exactement comme un enfant qui marche tout juste et parle à peine... Les écrivains français ne sont plus du tout dans la naïveté mais dans le second degré permanent, y compris les plus ostensiblement « authentiques », ils sont dans la duplicité ou la malice, dans la référence. En Afrique, je l'ai vérifié, il y a réellement une forme de candeur, une disponibilité au monde sans stratégies, sans manœuvres. Pas besoin de rechercher l'originalité, ce qui est d'ailleurs contradictoire dans les termes, elle jaillit, elle n'est pas coupée

d'une certaine innocence. Tout cela est très intéressant pour l'écrivain qui a appris à raffiner, à élaborer des constructions complexes par peur tant de la banalité que de la mièvrerie qu'il faudrait pourtant savoir affronter. J'ai l'impression que les écrivains africains trouvent encore leur vérité dans une forme de spontanéité alors que nous sommes entrés dans une forme de décadence, qui a aussi son intérêt, par ailleurs.

Ousmane Diarra : Il me semble qu'ici la littérature est une matière à part, elle est son propre sujet, qu'à ses côtés existent d'autres disciplines (la sociologie par exemple) qui tentent de résoudre les problèmes. En Afrique, elle est confrontée à l'urgence de nommer les problèmes. A défaut de pouvoir changer le monde, elle dit qu'il n'est pas bien tel qu'il est. L'idéal serait de pouvoir conjuguer les deux. Les livres d'Eric disent cela également mais d'une manière différente, moins directe.

Eric Chevillard : Dans le luxe qui est le nôtre ici, la plainte n'est pas le meilleur moyen ni la plus élégante façon de se plaindre ; au lieu du cri, on cherchera le mot juste qui le légitime esthétiquement et moralement mais qui sera aussi incongru, inattendu, et qui suscitera la stupeur ; au lieu des pleurs, on élaborera une contre-

« La peur de bousculer la langue française pour exprimer nos émotions et nos réalités commence à tomber petit à petit... »

O.D.





attaque sur le mode du contre-pied : je propose par exemple de rire... Dans la douleur réelle, dans la misère la plus absolue, ce confort qui permet d'élaborer des formes sophistiquées n'existe pas. Ce qui est beau, c'est de parvenir malgré tout à moduler le cri et la plainte. Il y a cela dans la poésie africaine. Cela dit, évitons les extrapolations : les Africains ne sont pas tous ni toujours dans cette spontanéité-là. Le conte notamment instaure une distance critique et ludique par rapport au réel.

Ousmane Diarra : Dans le conte, l'auteur se compromet moins que dans ses propres écrits parce que l'histoire est mille fois méditée, mille fois racontée. Qu'ils proviennent de son propre vécu ou qu'ils soient inspirés par l'actualité de son pays, les écrits propres d'un auteur africain sont jetés sur le papier dans l'urgence : urgence physique, urgence morale, urgence matérielle. Il m'arrive fréquemment de me réveiller en pleine nuit et de me mettre à écrire ce qui m'empêche de dormir. Je ressens la nécessité de le partager ne serait-ce qu'avec deux ou trois personnes. Même si ces textes sont travaillés et retravaillés, il est certain qu'ils ne seront jamais aussi distanciés que le conte par rapport au réel.



Eric Chevillard : Le conte est comme une sorte d'objet parfait tombé du ciel, une vieille sagesse qui nous vient des temps immémoriaux. C'est pour ça, me semble-t-il, qu'ils tiennent souvent mieux que les écrits plus explicites mais produits dans l'urgence et périssables de ce fait.

BCL : Cette résidence en Afrique coïncidait avec un travail sur le conte que vous aviez en cours. Comment les contes africains que vous avez entendus ou lus là-bas ont-ils raisonné en vous, par rapport à votre propre travail ?

Eric Chevillard : Je suis un grand amateur de contes. Je préfère le roman du XVIII^e siècle (anglais, en particulier) au roman du XIX^e siècle où l'auteur avait l'ambition de s'effacer comme dieu de sa création. Au XVIII^e le romancier intervient et sabote de propos délibéré la fiction qu'il est en train de construire. Il ne redouble pas le réel, il en accuse au contraire le côté fabriqué, cette illusion née de l'homme qui est le monde pour l'homme. Dans le conte, le processus est identique. Le conteur est à chaque fois un individu unique qui a sa manière à lui de s'approprier l'histoire connue de tous. Il s'impose en tant qu'auteur au moment où il la raconte à son tour, ce que je me suis moi-même

efforcé de faire avec *Le Vaillant petit tailleur* que nous ont rapporté les frères Grimm. Il me semble intéressant que l'écrivain soit aussi le personnage principal de son livre, non pas en tant qu'autobiographe mais bien en tant qu'auteur qui ne se laisse pas abuser par l'illusion du pacte romanesque, qui envoie des signes de connivence au lecteur. Le conteur africain établit lui aussi cette connivence non pas tant par le propos même que par la manière singulière de raconter en tenant compte de son auditoire et du contexte. Ce qui est toujours frappant, nous en avons souvent parlé avec Ousmane, c'est de constater à quel point un conte africain et un conte occidental se ressemblent. Partout apparaissent finalement les mêmes imaginaires, les mêmes drames.

Ousmane Diarra : Lors d'un atelier de conte que j'ai animé en bambara et en français au festival des Etonnants voyageurs de Bamako en 2002, j'ai pris l'exemple de deux contes, l'un malien l'autre français, qui illustrent assez bien cette universalité des contes. Dans les deux contes, il est question d'une histoire de mariage et d'une vieille femme. Dans le conte français, « Les Trois meilleures pêches de mai » de Muriel Bloch (si je ne m'abuse), la compétition se fait autour d'une princesse. Grâce à une vieille femme, le prétendant le plus humble, le plus misérable et pour lequel personne ne parie un sou, même pas sa propre mère, mais le plus gentil et le plus poli – il ne s'est pas moqué de la vieille femme sur son chemin – arrive à passer l'épreuve et à épouser la princesse. Dans le conte malien, il s'agit d'un prince et l'épreuve se passe entre les jeunes filles. Là encore, grâce à une vieille femme, une orpheline méprisée par tous, misérable mais gentille, rencontre la vieille femme, l'aide dans ses travaux. En retour, celle-ci lui souffle le secret : le nom du prince qu'il fallait deviner. Elle arrive donc à passer l'épreuve...

BCL : Votre motivation pour cette résidence était de pouvoir rencontrer, dialoguer, échanger avec un écrivain français. Comment cela s'est-il passé ?

Ousmane Diarra : Ce contact s'est établi avant notre rencontre au Mali puisque dès septembre nous avons correspondu par courrier électronique et que nous nous sommes lus mutuellement. En même temps, est née une véritable complicité. Nous n'avons pas besoin d'être physiquement en face l'un de l'autre pour échanger. L'intérêt

de cette rencontre avec Eric était de pouvoir travailler sur le roman que je suis en train d'écrire.

Au Mali, je peux faire lire mes textes à des professeurs de littérature mais leur regard sera totalement différent de celui d'un écrivain. Avec Eric, nous pouvons parler d'égal à égal et j'ai confiance en lui. Aussi, je lui donne toute latitude de critiquer, de rayer mon texte sans que cela me fâche parce que le but est d'améliorer mon écriture. Mais il n'est pas question pour moi de me laisser faire : si je ne suis pas d'accord, je le dis et je défends mon point de vue. Cet échange est très formateur pour moi, d'autant qu'il s'agit de mon premier roman.



Eric Chevillard : Parler de littérature reste toujours un peu vain et abstrait. Or, cette résidence nous a donné l'opportunité de nous lire, de parler presque techniquement de nos textes. Je suis d'ailleurs frappé que deux formes littéraires si différentes puissent naître de deux écrivains qui sensiblement se ressemblent malgré tout. Ousmane écrit dans une langue qui n'est pas sa langue maternelle mais qu'il maîtrise parfaitement. Alors que la littérature africaine contemporaine peut se montrer très audacieuse et imaginative, la langue reste souvent apprêtée, me semble-t-il. Le français est pour eux une langue d'emblée littéraire. C'est peut-être pour ça qu'il y a cette frilosité, cette application de certains écrivains francophones dont le français n'est pas la langue natale. Ils travaillent dans la langue des grands romanciers qu'ils ont lus et étudiés alors que nous travaillons à partir de notre langue maternelle, en contestant une partie de l'héritage littéraire que nous avons reçu. Alors que nous nous sentons le droit de la violenter, de la rejeter, de la bafouer même, ils demeurent transis de respect devant la langue classique. Certains grands poètes africains – curieusement ceux qui étaient le plus imprégnés de culture française – se sont permis les libertés qu'ils avaient vu prendre par leurs contemporains français, les surréalistes ou d'autres. Mais je ne connais pas assez bien ce qu'écrivent les jeunes auteurs africains pour généraliser comme je le fais là. Ce n'est sans doute même plus vrai. Néanmoins, quand Ousmane a lu mes livres, il a été désespéré alors que je suis loin d'être seul en France à mener ce genre d'expériences avec la langue. Ce que j'écris est moins surprenant pour mes amis français que pour des écrivains africains qui, en découvrant cette écriture-là, font à peu près la même expérience que celle que j'ai pu faire en débarquant en Afrique. Je suis aussi un vieux lecteur fatigué du roman. Les chefs-d'œuvre du roman classique existent et il est absurde

aujourd'hui de prétendre rivaliser avec les grands romanciers du passé. Il faut inventer des formes nouvelles, audacieuses ; la matière à traiter a changé, de nouveaux outils sont indispensables. Je ne peux pas faire abstraction de cela lorsque je lis un texte d'Ousmane, de mon propre terrorisme critique... Mais on peut parler concrètement de son texte, presque techniquement, parler du style, du rythme, des phrases, des adjectifs, chercher la justesse.

BCL : Vous avez évoqué l'écriture d'un roman, votre premier roman. De quoi s'agit-il ?

Ousmane Diarra : C'est une histoire que j'ai en moi depuis très longtemps dont j'avais déjà écrit une bonne partie mais qui était loin d'être abouti. Aussi, durant mon séjour à Quetigny, j'ai utilisé tout mon temps disponible pour le retravailler, le corriger. Je viens de le finir.

BCL : Ecrivez-vous directement en français ?

Ousmane Diarra : Si j'écris dans ma langue, je suis confronté à un problème de choix entre les mots, entre les expressions, les façons de dire. Je vais mettre un temps infini avant de coucher définitivement une phrase sur le papier. Je sais écrire en bambara mais c'est en français que j'ai appris à écrire. Il m'est donc plus facile d'écrire en français. De plus, je me suis aperçu que l'usage du français rend mes textes plus percutants. Dans l'écriture, j'éprouve une grande difficulté à décrire les choses, les personnages. C'est sans doute dû à ma culture, à la littérature orale qui n'est pas très descriptive.

Eric Chevillard : La description n'est pas une obligation contractuelle pour le romancier ! Certains lecteurs me reprochent de ne pas décrire mes personnages, vous savez, des pieds à la tête... Cela vient de l'illusion qu'un écrivain ne peut que redoubler le réel, abonder dans son sens. Or, quel serait l'intérêt de mettre en orbite autour du soleil un deuxième monde semblable au nôtre ? Qui ferait cela s'il en avait le pouvoir ? Les arts visuels du récit, le cinéma notamment, ont par ailleurs déchargé le romancier d'un travail qui, sans doute, lui revenait auparavant, c'est-à-dire de rendre compte de son époque, de son temps, comme le faisait Balzac par exemple.

Ousmane Diarra : Les personnages de mes romans viennent tout droit de mon imagination. Ils ne sont pas décrits de manière à restituer la



réalité mais plutôt à l'amplifier, à la caricaturer. Je ne vois pas l'intérêt de photographier un personnage car si je le décris c'est pour dire autre chose.

Eric Chevillard : Ce qui m'intéresse quand je lis un livre c'est de faire une expérience de conscience en épousant le point de vue d'un écrivain, par la puissance et la grâce de son style, d'habiter quelque temps sa tête, de sortir ainsi de moi-même et de mes manières de voir qui finissent par être aliénantes. Lorsqu'un romancier se contente de copier le réel – que je vois aussi bien que lui, étant doté des mêmes organes de vision que les siens –, le résultat pour moi est nul et non avenu. Il ne s'est proprement rien passé. J'aurais mieux fait de regarder la rue de ma fenêtre. Alors que s'il me montre cette réalité déformée selon son prisme singulier, je découvre ce monde dans lequel je vis (et suis parfois las de vivre) enfin différent.

C'est alors un dépaysement radical et une expérience de pensée fascinante. Les œuvres dans lesquelles on entre comme dans un moulin permettent de vivre une expérience communautaire où tout le monde se reconnaît. C'est agréable aussi de se sentir nombreux ; certaines œuvres ont cette fonction-là, je veux bien l'admettre. Mais il faut aussi parfois vivre des aventures individuelles : la rencontre d'un lecteur et d'un livre, et tant pis si peu de lecteurs sont amenés à la partager. Je prétends que les lecteurs doivent prendre un risque, se mettre dans une position inconfortable (intellectuellement, bien sûr, car autant choisir un excellent fauteuil, moelleux et profond...) pour vraiment jouer le jeu d'un livre. Lire, c'est s'engager dans une expérience complète, éprouvante, semblable à celle qu'on fait en allant en Afrique. C'est pour ne rien trahir aussi de son expérience

que l'écrivain africain gagne à faire usage d'une langue qui n'est pas seulement une langue empruntée à la littérature occidentale, même s'il maîtrise parfaitement celle-ci, parce qu'alors il y a quelque chose de cette expérience qui risque de ne pas pouvoir être restitué. Toi, Ousmane, tu es dans une intimité avec la langue française qui te permet maintenant de passer outre toutes les convenances.

Ousmane Diarra : La peur de bousculer la langue française pour exprimer nos émotions et nos réalités commence à tomber petit à petit. Je ressens la nécessité de me libérer de mes leçons pour exprimer ce que j'ai à dire mais je reste très prudent. L'écriture de mon premier roman m'a permis de franchir une première étape fondamentale : écrire ce qui m'étreint depuis longtemps. Je n'étais pas encore prêt à véritablement travailler sur la langue. Dans mes futurs textes, je vais être beaucoup plus libre.

BCL : *Ne trouve-t-on pas, chez certains auteurs francophones, une sorte de réappropriation de la langue française ?*

Eric Chevillard : Il ne s'agit pas de reprendre le vieux moule et de mettre dedans quelques épices, quelques trucs inhabituels et douze mots de patois. Il faudrait réussir à travailler la matière même de la langue, sa syntaxe, qui est la pensée même, et bien sûr les modes de narration. Le français est une langue très ductile qui se laisse très bien travailler de l'intérieur par des formes de pensées différentes. Cela ne la démolit pas, elle perd juste un peu de sa raideur. C'est d'ailleurs ce que tout écrivain doit essayer d'obtenir de sa propre langue. En plus, toi, Ousmane, tu as une difficulté supplémentaire :

« Lire, c'est s'engager dans une expérience complète, éprouvante, semblable à celle qu'on fait en allant en Afrique. » E.C.

en tant qu'Africain lucide dans le monde d'aujourd'hui, tu as des choses précises à dire. Si tu vas trop loin dans l'expérimentation poétique, ton message risque de ne pas être entendu. Peut-être seras-tu amené d'abord à développer simultanément deux formes d'expression qui, un jour peut-être, se rejoindront : l'une polémique sous forme de pamphlets, l'autre romanesque ou poétique dans laquelle tu trouverais cette liberté parfaite que tu recherches. Car s'il y a un moment et un endroit où on peut espérer être libre, c'est quand on écrit.

BCL : *Outre l'écriture et une grande attention portée aux autres, avez-vous remarqué l'un et l'autre que vous avez le même humour dans la vie comme dans l'écriture ?*

Ousmane Diarra : Lorsque j'ai lu les livres d'Eric, j'ai été désorienté, bien sûr, mais qu'est-ce que j'ai ri !

Eric Chevillard : J'ai remarqué que mon humour particulier laissait un peu désemparés mes amis de Koulikoro au début de mon séjour. Alors qu'ici le second degré est complètement intégré, là-bas, tout ce que je disais était pris au sérieux a priori. Ce malentendu n'a pas duré très longtemps...

Ousmane Diarra : L'humour occidental nous paraît ironique parce qu'il n'est pas accompagné d'éclats de rire. Et nous avons le préjugé selon lequel les Français n'ont pas d'humour : ils ont hérité de l'ironie de Voltaire.

Eric Chevillard : J'ai aussi rencontré une forme d'ironie au Mali. Par exemple, lorsque deux amis se rencontrent, ils se chambrent presque systématiquement...

Ousmane Diarra : C'est une ironie sympathique. La flèche est lancée mais elle n'atteint pas sa cible.

Eric Chevillard : C'est exactement cela ! Pour vous, notre ironie est venimeuse alors que la vôtre est presque tendre, curieusement amicale. Elle est une façon d'approcher les gens, de montrer qu'on connaît bien l'autre. L'humour peut d'ailleurs avoir toutes les fonctions, là-bas comme ici. Toi-même, tu utilises l'humour comme une forme de critique dans tes nouvelles.

Ousmane Diarra : Lorsque je n'aime pas un personnage dans mon pays, je l'introduis dans un texte et, pour pouvoir mieux le critiquer, je lui donne quelques traits de mon propre caractère. Ainsi je peux me moquer de lui à ma guise sans le faire passer pour une victime sur laquelle je m'acharnerais. Ainsi la moquerie devient de l'autodérision, chose assez répandue en Afrique. Comme Eric, je trouve la littérature sérieuse fatigante et je m'ennuie si j'écris sans humour, sans autodérision.

BCL : *Peut-on aborder le sujet des rencontres ? Ousmane, vous avez animé des ateliers d'écriture de contes dans des écoles, de la maternelle au lycée. Vous avez beaucoup donné. Qu'avez-vous reçu en échange ?*

Ousmane Diarra : Dans tout échange quel qu'il soit, on reçoit quelque chose. Avec les enfants, j'améliore mon vocabulaire. C'est très formateur. J'ai emmagasiné beaucoup d'émotions que je ne peux pas restituer sur le champ. Au cours de chaque voyage que je fais en France, je me charge d'énergie me permettant de continuer à travailler. Mais à la descente de l'avion, c'est toujours le même choc, les mêmes émotions intenses. Cette fois-ci, j'ai été très souvent accueilli dans les familles donc davantage en contact avec la vraie vie française. J'ai découvert la curiosité qu'ont les gens vis-à-vis de l'Afrique. J'ai expliqué, expliqué et nous avons longuement débattu sur l'Afrique. C'est comme une sorte de lumière qui rejaille sur ma propre culture car les questions qui m'ont été posées ici ne le sont jamais au Mali. Si on est doté de certaines prédispositions à l'ouverture d'esprit, partir permet de voir sa propre société dans ses aspects positifs et négatifs. Je l'ai dit un jour à quelqu'un : je suis venu ici en tant qu'écrivain, je ne suis pas le ministre de la Culture, je ne suis pas là pour défendre la culture malienne.

Propos recueillis
par Marie Berne et Claudie Penquer
quelques jours avant le départ de Ousmane Diarra ■

Né en 1964 en Vendée, **Eric Chevillard** réside en Bourgogne depuis 1998. Depuis 1987, il a publié douze livres aux éditions de Minuit dont *Au plafond*, 1997 ; *L'Œuvre posthume de Thomas Pilastrer*, 1999 ; *Les Absences du capitaine Cook*, 2001 ; *Du hérisson*, 2002 et, en octobre 2003, *Le Vaillant petit tailleur*.

Né en 1960 à Bassala (Mali), **Ousmane Diarra** est romancier, nouvelliste, poète, auteur de livres pour la jeunesse et conteur. Il est actuellement documentaliste au Centre culturel de Bamako. Il a publié : « La Côte d'Adam », nouvelle, in *Nouvelles voix d'Afrique*, Hoebecke, 2002 ; *Balbutiements et chants aux vents*, poésie, manuscrit.com, 2001 ; *Les Ombres de la nuit*, nouvelles, manuscrit.com, 2001 ; « Tous les moutons du monde », nouvelle, Bamako, Jamana, 1992. Contes pour enfants : *Néné et la chenille*, Bamako/Paris, Le Figuier/Edicef, 1999 ; *La Longue marche des animaux assoiffés*, Bamako, Le Figuier, 1996.